

III. — La cohorte conduisit Jésus chez Anne, beau-père de Caïphe qui cette année-là tenait le souverain Pontificat. Nous ne pouvons guère nous tromper sur la route suivie depuis Gethsémani jusqu'à la colline de Sion où se trouvait, assez près du Cénacle, le palais des Grands Prêtres. Tenant le Sauveur par des chaînes, les satellites lui firent passer le Cédron, s'engagèrent dans le sentier qui longe, au milieu des tombeaux, le flanc du Moriah pour remonter ensuite la pente d'Ophel, puis pénétrer dans Sion par une des portes du Sud. Quand le Divin Captif entra dans le palais qu'habitaient ensemble les deux grands prêtres, les Sanhédrites, au moins ceux qu'on avait pu avertir; s'y trouvaient déjà réunis; réunis non pas en juges mais en bourreaux et décidés non pas à instruire une cause mais à condamner un innocent. Tout était illégal et inique dans ce nocturne conciliabule. Un tribunal Juif ne pouvait siéger en pleine nuit, et ce n'était pas avec des témoins subornés et des juges rendus aveugles par la haine, qu'une cause pouvait être justement instruite ni une sentence légalement prononcée. Mais Dieu poursuivait son dessein et le Christ, qui se portait caution pour les prévarications de l'humanité entière, devait tomber victime de toutes les prévarications. Elles s'ouvrirent pour lui chez Anne pour se poursuivre et se consommer chez Caïphe. *La cohorte conduisit Jésus d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, le grand Prêtre de cette année-là*<sup>1</sup>. Il eût été naturel de le mener à Caïphe, mais Anne, dépossédé du Souverain Pontificat par les Romains, gardait au milieu des Juifs une influence et un prestige que sa disgrâce n'avait fait qu'augmenter. Beaucoup plus intel-

<sup>1</sup> Joan., XVIII, 12, 13. Luc., XXII, 54. Marc., XIV, 53.

ligent que Caïphe, Anne était le type du Magistrat rusé, sceptique, dénué de scrupules, et de plus voleur et rapace. C'est lui sans doute que la vengeresse parole de Jésus avait atteint des premiers, et une haine sangui-naire le mordait au cœur. Mais il fallait donner au moins à cette haine des semblants de calme juridique et à ses iniquités des raisons et des prétextes. Ce que visa Anne ce fut de faire passer Jésus pour un conspirateur qui, dans l'ombre, à l'aide de conjurés gagnés à sa cause, avait fomenté parmi le peuple la révolte contre les Pouvoirs constitués. De là l'interrogatoire portant exclusivement « *sur ses disciples et sur sa doctrine* »<sup>1</sup>. La Sagesse infinie eut vite fait de déchirer cette toile. *J'ai toujours, répondit le Sauveur, parlé en public. Partout où les Juifs se rassemblent, dans les Synagogues, dans le temple, j'ai enseigné. Jamais rien de secret dans tout ce que j'ai dit. Pourquoi la question que vous me posez? Interrogez ceux qui m'ont entendu.* Montrant les sanhédrites eux-mêmes qui tant de fois l'avaient écouté pour le surprendre, *ceux-ci*, ajouta-t-il, *savent ce que j'ai dit*<sup>2</sup>. Que répondre à de si péremptories paroles et qui faisaient si victorieusement justice de toute accusation de complot ténébreux? Anne comprit et se tut, les Sanhédrites confondus se turent, et un pénible malaise gagnait l'assemblée, quand un valet y fit brutalement diversion. *Est-ce ainsi que tu parles au Grand Prêtre, s'écria-t-il? Et il lui donna un soufflet*<sup>3</sup>. Le Fils de Dieu souffleté par un misérable! Mais ne l'oublions pas, Jésus désormais se livre à toutes les infamies pour expier tous nos orgueils; le sacrilège

<sup>1</sup> Joan., XVIII, 19.

<sup>2</sup> Joan., XVIII, 20, 21.

<sup>3</sup> Joan., XVIII, 22.

ne fut pas foudroyé et ne fit que recevoir cette douce et calme réponse : *si j'ai mal parlé, montrez ce que j'ai dit de mal, si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous* <sup>1</sup> ?

Anne n'affronta plus la sagesse du Divin Maître et trouva plus commode de s'en débarrasser. *Il ordonna que Jésus, toujours enchaîné, fût conduit devant le Grand Prêtre Caïphe* <sup>2</sup>. Etre amené devant un pareil juge c'était être condamné, puisque dans un précédent conciliabule *c'était ce même Caïphe qui avait donné ce conseil aux Juifs : « il est bon qu'un seul homme meure pour tout le peuple »* <sup>3</sup>. Aussi tout ce qui va suivre n'est qu'une sacrilège comédie. Les questions que l'on pose, les témoignages que l'on produit, les accusations que l'on formule, tout est falsifié, tout est duperie et mensonge, un seul but est visé : déshonorer Jésus devant le peuple afin de rendre plausible sa condamnation. *Les grands prêtres et tout le conseil cherchaient un faux témoignage contre Jésus pour le mettre à mort* <sup>4</sup>. Tout est abominable dans cette procédure. Aucun défenseur n'est nommé ; rien de ce qui est en faveur de l'accusé ne se plaide, nul témoin à décharge n'est produit ; des faux témoins et c'est tout. Et encore ces faux témoins ne peuvent se mettre d'accord entre eux. *Plusieurs avaient apporté des dépositions mensongères, mais elles se contredisaient* <sup>5</sup>. Un instant on put croire que l'on tenait le vrai et décisif chef d'accusation. Jésus avait un jour,

<sup>1</sup> Joan., XVIII, 23.

<sup>2</sup> Joan., XVIII, 24.

<sup>3</sup> Joan., XVIII, 14.

<sup>4</sup> Marc., XIV, 53.

<sup>5</sup> Marc., XIV, 56. Matt., XXVI, 59, 60.

prophétisant sa mort et sa résurrection, dit de son corps, véritable sanctuaire de la Divinité : « Détruisez ce temple et en trois jours je le referai. » S'emparer de ces paroles, les détourner de leur sens et les falsifier dans leurs termes, parut aux Sanhédrites un excellent moyen de faire passer Jésus pour un violateur et un ennemi du Temple, éveiller toutes les susceptibilités et allumer dans la foule toutes les colères. Dire en effet au peuple juif qu'on en voulait à son Temple, qu'on se faisait fort de jeter bas cette merveille du monde, dont avant toutes choses Israël était fier, c'était le blesser dans ses sentiments les plus profonds et exciter en lui d'inexpiables haines. *Vinrent donc, après les autres* <sup>1</sup>, *deux faux témoins qui déposèrent ainsi : « Nous lui avons entendu dire : « je détruirai ce temple bâti de la main des hommes et en trois jours j'en bâtirai un autre qui ne sera pas fait de main d'homme »* <sup>2</sup>. C'était tout autre chose que ce qu'avait dit Jésus. Jésus mettait en scène les Juifs eux-mêmes comme destructeurs du temple qui n'était autre que son propre corps. Ils le mettraient à mort et lui se ressusciterait. La falsification du texte apparut à tous et il fut visible que leur déposition étant contradictoire il la fallait abandonner <sup>3</sup>. Comme tout à l'heure chez Anne, l'embarras régnait parmi les juges et le silence de Jésus l'accentuait encore davantage <sup>4</sup>. Aussi Caïphe comprit la nécessité de le rompre. S'avançant vers Jésus il lui dit : *N'as-tu rien à répondre aux dépositions de ceux-ci ? Jésus se taisait toujours*. Les accusations se détruisaient assez d'elles-

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 60. Marc., XIV, 53, 59.

<sup>2</sup> Marc., XIV, 56, 57 58. Matt., XXVI, 61.

<sup>3</sup> Marc., XIV, 59.

<sup>4</sup> Matt., XXVI, 63. Marc., XIV, 61.

mêmes, et d'ailleurs Jésus par son silence donnait aux siens pour tous les siècles trois précieuses leçons. Une de prudence : devant un tribunal inique et des juges vendus qui épient nos paroles pour y dresser leurs pièges, se taire est toujours le plus sûr. Une de patience : le temps du martyre n'est pas le temps de la doctrine et de l'enseignement. Une troisième de constance : rien ne montre mieux l'héroïsme d'une victime innocente que son silence au sein de la persécution.

Mais si le silence de Jésus nous servait précieusement, il mettait Caïphe et ses complices aux abois. Que faire alors qu'aucun Chef d'accusation ne tenait plus debout ? Il fallait en venir aux grands moyens, obtenir de Jésus une affirmation de sa divinité, puis se servir de cette affirmation pour le présenter au peuple comme le sacrilège usurpateur, non plus seulement des droits mais de la nature même de Dieu, crime que la mort seule pouvait expier. O profondeur des voies divines ! La ruse de Caïphe nous vaudra la plus explicite et la plus vibrante confession. Jésus-Christ n'a cessé de nous affirmer et de nous prouver qu'il est Dieu, mais jamais il n'aura proclamé sa Divinité dans une circonstance plus solennelle et avec une plus invincible force. *Je t'adjure, s'écrie Caïphe, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Fils de Dieu*<sup>1</sup>. Quelle question ! Quelle attente ! Ce ne sont pas ces misérables, ce sont toutes les générations, tous les siècles, le monde entier, qui se lèvent, qui attendent dans la plus poignante anxiété la réponse qui sera faite à Caïphe. Le sort du genre humain dépend de cette réponse : affirmative elle nous sauve ; négative elle nous laisse aux misères du présent et aux

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 63. Marc., XIV, 60.

désespoirs de l'avenir. Mais n'ayons crainte ! Jésus qui s'est tu tant qu'il s'est agi de lui seul, parlera maintenant qu'il s'agit de son Père et de nous. A Caïphe qui lui dit : « *Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, dis-nous si tu es le Fils de Dieu* », Jésus répond : *tu l'as dit, je le suis !* Et franchissant de son regard divin la durée des siècles, il en appelle des humiliations et des douleurs de son premier avènement aux gloires et aux terreurs du second. *Je vous le dis, un jour vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du Ciel*<sup>1</sup>. Elle était grave cette révélation que les Prophètes, annonçant le second avènement du Messie, avaient entourée de formidables scènes. Le Conseil eût dû trembler : il joua une comédie sacrilège. *Le grand Prêtre déchira ses vêtements et s'écria : « il a blasphémé ! Qu'avons-nous besoin de témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème : que vous en semble ? — Tous répondirent : il est digne de mort*<sup>2</sup>.

Alors commença une abominable scène d'outrages, dont les Sanhédrites, en crachant sur Jésus et en le souffletant, donnèrent le signal, en attendant que la valetaille entraîna la Victime pour en faire son jouet et la rouer de coups<sup>3</sup>.

IV. — Une autre scène plus douloureuse au Sauveur venait de se passer dans la cour du palais. Pierre venait, en trois circonstances différentes, de renier plusieurs et plusieurs fois son Maître.

Comment se trouvait-il dans le palais ? Au moment

<sup>1</sup> Marc., XIV, 62, 63. Matt., XXVI, 64.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 65, 66. Marc., XIV, 63, 64.

<sup>3</sup> Matt., XXVI, 67. Marc., XIV, 65.

de la fuite des Apôtres, lui et Jean avaient rebroussé chemin et s'étaient mis à la suite de la cohorte qui emmenait Jésus : Jean de tout près, Pierre de plus loin <sup>1</sup>. Comme Jean avait eu quelques relations avec les gens de Caïphe, on le laissa entrer dans le Palais; quant à Pierre, il resta au dehors <sup>2</sup>, dans la rue. Bientôt cependant, grâce à l'intervention de Jean, la porte lui fut ouverte et une servante le laissa passer <sup>3</sup>, il put s'approcher, mais hélas ! au prix d'un premier renoncement. Car la servante lui ayant dit : « *N'es-tu pas aussi des disciples de cet homme* » ? — *Non, je n'en suis pas, répondit Pierre*, et il entra <sup>4</sup>.

La cour était envahie par les gardes, les valets, les gens de la suite des Sanhédrites, et comme la fraîcheur de la nuit se faisait sentir, ils avaient allumé du feu et se chauffaient. C'est vers eux que Pierre se dirigea et assis au milieu d'eux il se chauffait, attendant comment tourneraient les choses. Survint la servante du Pontife, portière de la demeure, qui, ayant dévisagé Pierre à la lueur du feu, se prit à dire : « *Certes oui, tu étais avec Jésus de Nazareth... Et aux autres : Certainement, il était avec lui* » ! Pierre nia. « *Femme, dit-il, je ne sais ce que tu veux dire, je ne le connais même pas* <sup>5</sup> ! »

Le coq se mit à chanter une première fois, pendant que Pierre, pris de peur de plus en plus, quittait le groupe pour regagner la porte. Mais là une autre servante l'arrêta et l'ayant bien considéré, cria aux autres :

<sup>1</sup> Luc., XXII, 54.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 69. Joan., XVIII, 16.

<sup>3</sup> Joan., XVIII, 16.

<sup>4</sup> Joan., XVIII, 17.

<sup>5</sup> Luc., XXII, 53, 56, 57. Marc., XIV, 66, 67, 68.

« *Cet homme était avec Jésus de Nazareth* <sup>1</sup> ». A ses négations précédentes Pierre ajouta des serments. Mais la servante insistait : « *Très certainement, c'est un de ceux-là* ». Pierre niait avec plus de force et en jurant avec plus d'éclat. Un valet dit à son tour : « *C'est donc bien vrai que tu es de ces gens là* <sup>2</sup> ? » Nouvelles négations, nouveaux jurements.

Repoussé de la porte, le malheureux Apôtre revint au milieu de la cour, près des gens assis autour du foyer. La lutte l'y suivit et avec elle ses lâches défaillances. « *N'étais-tu donc pas de ses disciples ?* » se mit à dire un de ses voisins. — *Non je n'en suis point* <sup>3</sup>.

Près d'une heure durant on le laissa tranquille. Mais ayant eu l'imprudence de se mêler aux conversations, il réveilla sur lui l'attention. « *Assurément, lui dit-on, tu es de la bande, ton accent te trahit, tu es Galiléen. Et l'un des valets du Pontife, parent de celui auquel Pierre avait coupé l'oreille, insista : « Ne t'ai-je pas vu au Jardin avec lui* <sup>4</sup> ? » Le péril était plus pressant que jamais, plus que jamais aussi la chute de l'Apôtre se fit profonde. Aux serments succédaient les anathèmes, les blasphèmes aux négations, et toujours pour attester qu'il ne connaissait pas ce malheureux homme dont on parlait <sup>5</sup> ! — Le coq chantait pour la seconde fois.

A ce moment Jésus sortait de la salle, où de premiers outrages avaient suivi sa condamnation à mort. On l'entraînait à l'écart, peut-être dans quelque cachot,

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 71, 72. Marc., XIV, 68.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 58.

<sup>3</sup> Luc., XXII, 58.

<sup>4</sup> Luc., XXII, 59. Marc XIV, 70. Matt., XXVI, 73. Joan., XVIII, 26, 27.

<sup>5</sup> Mat., XXVII, 74. Marc., XIV, 71.

pour le torturer plus à l'aise. En traversant la cour il jeta sur Pierre un regard douloureux <sup>1</sup> : Le troisième chant du coq se faisait entendre.

Ce regard, ce chant, le souvenir de ce que lui avait dit Jésus : *Avant le chant du coq tu m'auras renié trois fois*, bouleversèrent Pierre jusqu'au plus profond de son être; l'épouvante, le remords, la douleur, le repentir, firent irruption dans son âme. Intrépide maintenant, il fendit la foule, força la sortie, et une fois dehors éclata en sanglots et fondit en larmes <sup>2</sup>.

Drame navrant ! Mais plus encore leçon salutaire pour les Chrétiens de tous les siècles. Car, n'en doutons pas, si Dieu a permis de telles chutes dans de tels hommes c'est qu'il veut donner au monde un exemple que nous devons sans cesse méditer. D'où vient la chute de Pierre ? De quelle conversion est-elle suivie ?

D'où elle vient ? De la présomption d'abord. Pierre à une admirable générosité, à un amour que rien n'arrête, a toujours uni une présomption dangereuse. Rien ne lui paraît impossible, et l'idée de la fragilité humaine, du besoin absolu que nous avons de la grâce divine, semble lui avoir échappé. La même présomption, qui naguère lui faisait dire : « je suis prêt à affronter pour vous la prison et la mort », l'empêche de voir le danger que lui ménage la demeure de Caïphe. Par une étrange contradiction, la peur se joint à la témérité. Il se met à suivre l'escorte qui entraîne Jésus, mais *de loin*. Or l'on est perdu, quand on ne suit Jésus que de loin ! Une demi vertu est un rempart trop faible contre les assauts de l'ennemi. L'ennemi de Dieu était alors le Pontife, le

<sup>1</sup> Luc., XXII, 61.

<sup>2</sup> Matt., XXVI, 75. Marc., XIV, 72. Luc., XXII, 62.

Pharisien, le Prince des prêtres, et, plusieurs fois nous avons constaté chez les Apôtres une terreur vaine à l'endroit de ces chefs réprouvés de Dieu. Pierre pas plus que les autres n'avait l'énergie de braver un Pouvoir révolté contre Jésus-Christ, et, quand il pénètre dans le palais et se mêle à la cohorte ennemie, il s'abandonne à une perte certaine. Ce n'est jamais impunément que l'on fraie avec les impies. La foi même de Pierre est-elle demeurée dans sa force et son intégrité premières ? On en pourrait douter en lisant dans le récit Evangélique, qu'il *était là attendant comment les choses tourneraient* <sup>1</sup>. Pouvait-il l'ignorer après que le Sauveur eût annoncé si clairement sa mort, les humiliations et les supplices qui l'accompagneraient ? Mais Pierre s'était trop habitué à devenir raisonneur, parfois même contradicteur en face des affirmations les plus formelles de son Maître.

Préparée ainsi, la chute de Pierre était imminente et elle fut terrible. On a peine à concevoir un pareil changement dans un Apôtre si souvent admirable. C'est lui qui a donné à Jésus les plus chauds témoignages d'amour, lui qui a, au nom de tous les autres, confessé magnifiquement la Divinité du Christ : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant » ; lui dont le dévouement a précédé sans cesse tous les autres. Et le voilà qui, à la parole d'une femme, d'une servante, tombe jusqu'au plus bas du crime d'apostasie et de reniement, après en avoir parcouru les trois degrés, allant de la négation au serment, du serment au blasphème. Il ne connaît pas Jésus ! Il ne connaît pas « ce misérable homme » dont on lui parle ! Et il le jure avec d'épouvantables imprécations !

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 58.

Peut-on tomber plus bas ? Mais Dieu qui voulait, dans la chute de Pierre, nous montrer comment les hautes vertus peuvent s'écrouler, voulait aussi nous rendre témoins de la conversion la plus admirable. Jésus la commence par son regard. Sans ce regard de Dieu, sans sa grâce, toute conversion est impossible. Mais aussi faut-il que le pécheur s'émeuve de ce regard et corresponde à cette grâce. C'est ce que Pierre fait admirablement. Sa conversion est prompte. Il ne s'attarde pas, ne demeure pas chez Caïphe, il fuit, il s'enferme dans son repentir. Sa conversion est intime. C'est au plus profond de son être que la contrition se montre et agit, et les flots de larmes que répandent ses yeux ne sont que les signes extérieurs du changement de son âme. Enfin sa conversion est efficace. Pleurer ses crimes est bien, les réparer est mieux encore. La vie nouvelle de Pierre, inaugurée dans « la grotte des pleurs », consacrée aux pieds du Christ ressuscité par une triple confession de dévouement et d'amour, consommée plus tard par le martyre, n'aura été qu'une perpétuelle réparation de sa faute. Pierre demeurera, pour toute la suite des siècles, le modèle des pénitents.

V. — C'est en allant à d'épouvantables supplices que Jésus avait « regardé » Pierre et l'avait converti. Les Sanhédrites après l'avoir souffleté eux-mêmes et lui avoir craché au visage<sup>1</sup>, le livrèrent à une bande de forcenés qui, pendant le reste de la nuit, se ruèrent sur la Victime pour lui faire endurer tout ce que la plus sanguinaire malice peut inventer d'avanies et de cruautés. Après avoir frappé Jésus à coups de bâtons et de poings,

<sup>1</sup> Matt., XXVI, 67. Marc., XIV, 65.

ils lui arrachèrent la barbe<sup>1</sup>, l'accablèrent de soufflets, le couvrirent de leurs crachats, lui bandèrent les yeux, l'assailirent de coups, en lui disant : *Christ, prophétise-nous qui t'a frappé*<sup>2</sup> ! L'outrage succédait aux blessures et les blessures à l'outrage. Il s'est donné comme Prophète ? Eh bien nous allons voir ! « Christ, prophétise donc qui te frappe ! » *Et ils lui firent subir des outrages de toutes sortes, en les accompagnant des plus abominables blasphèmes*<sup>3</sup>.

Que faisait au sein de ces fureurs et de ces supplices la Victime de notre salut ? Il n'est pas malaisé de le dire. Jésus priait, Jésus glorifiait son Père, Jésus savourait l'âpre volupté de souffrir pour nous. Chaque goutte de sang lavait nos crimes, chaque coup expiait nos voluptés criminelles, chaque outrage guérissait nos orgueils, chaque déformation de sa suave beauté rétablissait en nous l'image divine que le démon avait hideusement souillée, chaque blasphème nous réapprenait la bénédiction et la louange ; nous étions, comme l'avait annoncé le Prophète, « guéris par ses meurtrissures ». Mais Lui-même trouvait dans ses humiliations la cause de ses gloires futures et c'est ce visage indignement souillé que le ciel et la terre devaient contempler dans l'extase de l'admiration et de l'amour.

VI. — L'aube commençait à blanchir. Les bourreaux insultaient et frappaient toujours ; les Pontifes et les Princes des prêtres préparaient un nouveau conseil et une nouvelle comparution de leur Victime. Ils n'étaient pas sans inquiétude sur les formes légales outrageuse-

<sup>1</sup> Luc., XXII, 63.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 64-65. Marc., XIV, 65. Matt., XXVI, 67-68.

<sup>3</sup> Luc., XXII, 65.

ment violées. Ils s'étaient assemblés la nuit, avaient jugé précipitamment, sans même entendre la défense ; la peine capitale qui ne pouvait être prononcée qu'un jour après le débat, ils l'avaient prononcée séance tenante. Il importait de sauver au moins quelque peu les apparences, et un nouveau conseiller sembla suffire pour tromper le peuple. Mais de plus, leur sentence de mort n'avait nulle force avant celle de Pilate. Les Romains concédaient certains droits aux peuples vaincus, mais se réservaient toujours les causes graves et surtout les causes capitales. Irrités d'ordinaire de cette sujétion, les Sanhédrites ici s'en réjouissaient, car la sentence de mort prononcée par le Gouverneur Romain dégageait leur responsabilité devant le peuple et valait à Jésus le supplice de la Croix.

*Au lever du jour tous les membres du Conseil : Grands Prêtres, Scribes, Anciens du peuple, se réunirent en hâte, cette fois dans la salle ordinaire des assemblées, et se firent amener Jésus pour le condamner à mort*<sup>1</sup>. Il ne fut plus question de faux témoins, ni des chefs d'accusation si manifestement ruineux de la nuit précédente. Ils s'en tinrent au crime d'usurpation de Divinité : *Déclares-nous si tu es le Fils de Dieu*<sup>2</sup>. Jésus avait solennellement, quelques heures auparavant, proclamé sa Divinité, et ils avaient répondu par l'outrage. Bien des fois durant sa carrière publique, la Divinité du Christ avait brillé à leurs yeux, sans qu'ils voulussent se rendre à l'évidence des paroles et des faits, de la doctrine et des miracles. Maintenant, moins que jamais ils étaient disposés à la reconnaître et à

<sup>1</sup> Matth., XXVII, 1. Marc., XV, 1.

<sup>2</sup> Luc., XXII, 66-67-68-69-70-71.

lâcher leur proie. C'est ce que Jésus leur fait entendre : *Si je vous le dis, vous ne me croirez point, si je vous interroge vous ne me répondrez point, et vous ne me rendrez point la liberté*. Mais, sachez-le, à partir de ce moment le Fils de l'Homme siègera à la droite de la Puissance de Dieu ? — *Tu es donc le Fils de Dieu.* — *Vous le dites, je le suis !* — *Ils s'écrièrent : « qu'avons-nous à faire de témoignages ? Nous venons d'entendre de sa propre bouche*<sup>1</sup>.

Quoiqu'ils n'osassent plus en public, comme ils l'avaient fait la nuit à huis clos, prononcer la sentence de mort, de peur de soulever la foule ou de blesser la susceptibilité de Pilate, ils n'en agirent pas moins pour rendre inévitable, au tribunal du Gouverneur romain, la condamnation de Jésus. Tout le plan conçu par Dieu dans la rédemption du monde s'accomplissait à la lettre et pas une des prophéties de Jésus ne restait sans réalisation. Ce n'était pas aux seuls Juifs, mais aussi aux Gentils que devait être livré Celui qui rachetait tous les hommes et formait son Royaume de la Gentilité comme des restes d'Israël : *Se levant tous ils lièrent Jésus plus étroitement et le menèrent à Pilate*<sup>2</sup>.

VII. — Judas, le misérable traître, avait suivi toutes ces scènes attentivement. Longtemps, il put se faire illusion sur la portée et l'issue de son crime ; maintenant l'illusion n'était plus possible, c'est bien à la mort que sa trahison menait son Maître et le démon triomphait une fois de plus par la ruse qui lui est ordinaire. Avant le crime, Satan en dissimule avec soin la gravité et en

<sup>1</sup> Luc., XXII, 66-67-68-69-70-71.

<sup>2</sup> Luc., XXIII, 1. Joan., XVIII, 28.